

LA LAÏCITE, APPROCHE HISTORIQUE (QUATRIEME REPUBLIQUE)

Document n°1, l'antichléricisme du Canard enchaîné.

« "Tout le monde ne peut pas être orpheline." »

C'est ce que, en cet an de grâce 1951, pourrait soupirer Poil de Calotte.

Autrement dit la France, fille aînée de l'Eglise.

Jamais on n'avait vu cette dernière entourer notre pays de tant de soins jaloux.

Jamais don Bazile n'avait à ce point veillé sur la vertu de Rosine.

Rosine-Marianne ne peut faire un pas sans rencontrer la noire soutane de son chaperon, ni accomplir un geste sans mendier son assentiment : "J'y va-t-y, j'y Vatican ?"

Et c'est ainsi que L'Osservatore Romano indique aux catholiques français le parti auquel ils doivent apporter leurs voix.

"Votez M.R.P.", leur dit le journal du Pape.

Sa Sainteté entend faire nos élections comme elle a fait celles de la République de M. de Gasperi et de la Belgique démo-chrétienne.

Pourquoi se gênerait-elle ?

Le temps n'est plus où l'ingérence du Vatican dans nos affaires - à propos de la visite du président Loubet au roi d'Italie - soulevait un tel tollé à la Chambre que le gouvernement devait rappeler dans l'heure notre ambassadeur auprès du Saint-Siège.

Aujourd'hui, personne n'oserait, vous pensez ! Personne n'oserait dire à M. Pie : "Occupez-vous de vos saints oignons !"

On irait plutôt le trouver pour lui demander un petit coup de main. C'est bien d'ailleurs ce qu'a probablement fait ce bon M. Robert Schuman, dont on n'a pas oublié le pèlerinage à Rome, à l'occasion de l'Année sainte.

Il ne s'est pas contenté comme tous les pèlerins d'aller sucer le gros orteil de Saint-Pierre en la basilique. Il y a accroché en *ex voto* le bonnet de Marianne, dans l'espoir que ce geste lui ferait retrouver son siège de député et conserver son maroquin.

Entre deux baise-mules, notre podo-suceur a manigancé avec le Pape cette intercession en faveur de son parti :

"Nous seuls, Saint Père, sommes capables d'étrangler cette gueuse d'école laïque.

- Amen !" a dit le Saint Père en lui donnant sa bénédiction.

On n'a jamais vu un ministre de la République baisser son froc avec une aussi tranquille impudeur. On n'en avait jamais vu aucun, il est vrai, qui fût enfroqué à ce point !

Allons bon ! va-t-on nous dire ! Voilà que vous piquez une crise d'antichléricisme ! Fi ! le vilain *Canard* qui n'a pas peur du ridicule.

Chacun sait en effet que l'antichléricisme ça fait vieux jeu.

Par contre, le chapeau noir de Bazile est tout ce qu'il y a de plus new look.

L'antichléricisme est démodé.

Mais le Saint-Office et son Index ne le sont pas, ni la censure cinématographique des dames patronnesses instituée par le R.P. Teitgen.

On rira de vous si vous allez fleurir la statue du chevalier de la Barre. Mais on vous trouvera de votre époque si, comme Louis Jouvét, vous embrassez à genoux l'anneau de M^{gr} Feltin. (...)

L'anticléricalisme est passé de mode. Pour être de ce siècle, il faut applaudir le régime de M. de Gasperi qui frappe d'une amende les amoureux surpris dans la rue en train de se bécoter, fait mesurer sur les plages la hauteur des maillots de bain et oblige les Italiennes à monter en amazone sur les motos de peur qu'on ne voie leurs cuisses.

Il est certain que nous retardons en nous montrant pointilleux sur la question de l'école laïque.

Par contre le Canada catholique est à l'avant-garde du progrès et du libéralisme en mettant Balzac et Flaubert à l'Index ; et l'Irlande en taxant M. François Mauriac (vouï ! M. François Mauriac !) de libertin.

Il faut vivre avec son temps. Quand on pense que la France n'a pas encore supprimé le divorce, on se dit que décidément nous sommes un peuple bien rétrograde !

Il faut être de son siècle...

C'est ce qu'a très bien compris l'Église elle-même.

Avant la guerre, la droite, en France, était cléricale, la gauche plutôt le contraire.

Les électeurs en arrivaient ainsi à fourrer dans le même sac le hobereau et M. le Curé.

Aujourd'hui l'Église est beaucoup plus fortiche. Elle a mis du gros rouge dans son vin de messe.

C'est ainsi qu'est né le M.R.P.

Ça ne suffit d'ailleurs pas à l'Église d'avoir maintenant son parti.

Pour prouver qu'elle n'est pas sectaire, elle a truffé tous les autres de ses curetons, elle a pondu ses oeufs de coucou dans tous les nids.

Vous pouviez, pendant la guerre, être collabo avec la bénédiction de Mgr Suhard, L.V.F. avec celle de M^{gr} Mayol de Luppé, résistant avec celle de M^{gr} Saliège.

Vous pouvez aujourd'hui être communiste avec l'oïnt de l'abbé Boulier ; cégétiste avec le curé de choc présenté au dernier congrès de la C.G.T. par M. Benoît Frachon, chouan avec M^{gr} Cazaux. Et même objecteur de conscience avec l'abbé Pierre. (...)

Tous les chemins ramènent à Rome.

Encore une fois il faut être vraiment sectaire pour prendre ombrage de notre sainte mère.

Et pour refuser que dans les écoles l'instituteur soit remplacé par le curé.

Nous ne sommes plus, Dieu merci, au siècle de Voltaire.

Mais en celui de M. Paul Claudel.

C'est ce qu'ont bien compris ceux qui, ces jours derniers, ont joué L'Annonce faite aux mairies.

En s'apparentant avec les bons partis. (...)

Nous sommes au siècle de la sainte faille nombreuse.

"Croissez et multipliez !" Tel est le mot d'ordre, encore que M^{gr} Dupanloup ne soit plus là pour montrer le chemin.

Arrière les sectaires ! Vive l'esprit nouveau !... comme on disait déjà en 1892.

Le cléralisme, voilà l'ami ! (...) »

Robert TRENO, *Le Canard enchaîné*, 6 juin 1951. Cité par René REMOND, *L'anticléralisme en France de 1815 à nos jours*, Fayard, 1976.

Document n°2, la fin des prêtres ouvriers.

« Les prêtres-ouvriers sont en ceci exemplaires qu'ils ne se sont pas dérobés devant [les] risques. Je dirai, en y insistant, que je suis très frappé par l'unanimité dont fait foi leur dernier communiqué collectif du début de février ; même si les termes pour le moins insuffisants de ce texte nous heurtent et nous déconcertent, il apparaît que l'expérience sacerdotale de la mission ouvrière a mené tous ceux qui y ont participé aux mêmes conclusions pratiques et doctrinales. Leur «naturalisation» en milieu ouvrier a été effective, sans réserve, totalement généreuse. Elle ne saurait, en effet, être abolie, et pas davantage cet assentiment que, du dehors, nous avons tous donné à la spiritualité implicite de cet apostolat. J'oserai dire que je ne puis concevoir son désaveu, que je me sens humainement lié à ces prêtres désormais, quelle que soit leur option dans la conjoncture présente. Qu'ils se soumettent parce qu'ils savent mieux que personne le sens de l'universalité et de l'unité de l'Eglise, ce sera dans la droite ligne de tout ce qu'ils ont entrepris et que l'on méconnaît maintenant. Et si quelques-uns d'entre eux estiment que l'obéissance est impossible, ce ne peut être à nous de leur en faire reproche. Leur déchirement nous impose ce silence et nous persuade qu'ils auront agi par fidélité à ce déchirement même.

Personne, il y dix ans, ne pouvait prévoir l'issue actuelle, ni davantage les développements qui l'ont précédée. La signification de ce qu'ont tenté les prêtres-ouvriers échappe encore en partie, je ne dis pas seulement à notre conscience d'amis du dehors, je ne dis pas à la capacité des bureaux romains, je dis à la conscience des missionnaires eux-mêmes. Ils ont inscrit une expérience sacerdotale dans le corps d'une humanité en gestation de ses formes et de ses institutions futures. Ces formes seront ce qu'elles sont, humaines, imparfaites, sûrement meilleures que nos structures chancelantes ou pétrifiées. Peu importe, elles seront. Elles naissent peu à peu, désirées, appelées, imaginées par d'innombrables vivants qui y situent tous leurs espoirs. Nous ne pouvons consentir d'avance à ce que le message chrétien, les sacrements, la parole, en soient exclus, pour avoir été refusés à l'heure des naissances et négligés au temps de l'oppression. Une Eglise sera nécessaire à la civilisation encore inconnue qui se dégage peu à peu de la crise : une Eglise gardant intact le dépôt surnaturel mais capable de le faire vivre dans des structures temporelles renouvelées qui, sans en être bien entendu la condition préalable, recevront le message inaltérable et lui donneront des inflexions particulières. Ce sera la même Eglise éternelle, dans une incarnation neuve qu'appelle dès maintenant une large part de l'humanité souffrante et espérante. Peut-être comprenons-nous très mal encore la leçon des prêtres-ouvriers, qui ont osé admettre que, dans le monde tel qu'il est, en pleine transformation politique et sociale, en pleine décomposition des structures anciennes, le destin des pauvres, et même le mystère de la Pauvreté sont de quelque façon liés à une métamorphose sans autre alternative, à vues humaines, que le chaos, l'injustice prolongée, la mort des cités de la terre et du même coup l'abdication du christianisme dans le monde temporel.»

Albert BEGUIN, « Les prêtres-ouvriers et l'espérance des pauvres », in *Esprit*, 212, mars 1954, pp. 241-243.

Document n°3, Pour un nouveau concordat

« On eût bien étonné des hommes politiques de la fin du siècle dernier en leur prédisant qu'un jour l'opinion française serait bouleversée par le déplacement, sur ordre de Rome, de quelques religieux français. Il est vrai que cette mesure se trouve liée à celle qui vient d'interrompre un apostolat ouvrier dont la fécondité apparaît mieux aujourd'hui : il aura fallu cet arrachement pour que nous découvriions à quelle profondeur avaient pénétré les racines. Ce qu'était devenu le grain de sénévé enfoui par le cardinal Suhard dans le terreau de

chez nous, jugez-en d'après ce grand arbre abattu au bord de la route, qui perd sa sève comme du sang, et où les oiseaux du ciel ne nicheront plus.

Dieu sait que je n'ai aucun goût pour jouer "les cardinaux verts" comme en d'autres temps on appelait les académiciens qui se mêlaient des affaires de l'Église. Mais se taire est un devoir sans risque. Depuis quarante-huit heures les lettres, les appels me sont venus de partout : "Nous ne pouvons crier que par votre bouche". Cri de douleur, non de révolte. Ce que ces prêtres, ces laïcs intellectuels, ces étudiants redoutent, c'est que leur silence induise le Saint-Siège en erreur et lui fasse croire qu'ils n'ont pas ressenti le coup au plus intime de l'être. Toute l'aile marchande de l'Eglise de France est atteinte affreusement, il faut que les Congrégations romaines le sachent.

Déjà elles ne pouvaient plus ignorer que les prêtres ouvriers étaient devenus partie intégrante du prolétariat français, qu'ils y étaient incorporés en tant que prêtres, en tant que témoins du Christ et de l'Église. Il faut aujourd'hui révéler au Nonce une autre vérité : que le jeune laïc, qui a été une grande pensée de Pie XI, a été formé pour une grande part en France par l'ordre de Saint Dominique : *Sept et Temps présent* autrefois, aujourd'hui *La Vie intellectuelle*, Les Editions du Cerf constituent une source vive où toute une génération est venue nourrir sa foi. Qu'il y ait eu des imprudences, des positions aventurées, nous l'admettons. Certains aspects de l'apostolat dominicain ont pu irriter. "Le dominicain de choc", nous en avons tous médité. Mais aujourd'hui qu'ils sont atteints dans leurs théologiens les plus éminents, nous voyons mieux ce que l'Ordre incarne au milieu de nous : l'esprit dominicain, c'est l'esprit de liberté au sein même de l'Eglise, en étroite union avec le Siège de Pierre.

On frémit d'apprendre que le Saint-Office a été au moment de frapper l'Ordre, chez nous, à sa racine même, en s'attaquant au noviciat du Saulchoir. Toucher en France aux fils du Père Lacordaire, les atteindre mortellement, équivaldrait à dynamiter une de nos cathédrales. Ici se délimitent mal les droits imprescriptibles de l'Eglise, et ceux, non moins imprescriptibles, de la nation. Et certes il serait injuste d'imputer à Rome l'erreur faite par les hommes politiques de la III^{ème} République. La dénonciation du Concordat n'est pas de son fait. Si désormais le Nonce apostolique à Paris n'est pas un agent diplomatique comme les autres, s'il détient en terre française un pouvoir réel plus étendu qu'aucun des membres du gouvernement, nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes ou plutôt qu'à Émile Combes qui déposa, il y aura cinquante ans au mois de novembre, le projet de loi sur la séparation des Églises et de l'État.

Mais c'est dans la mesure où les catholiques de France sont des catholiques de tout repos, dans la mesure où ils se trouvent liés de toute leur foi et de tout leur amour au Siège de Pierre, dans la mesure où enfin le risque de schisme, en ce qui les concerne, n'est pas imaginable, qu'ils se sentent pressés de trouver un recours. Leurs prêtres, leurs religieux ne peuvent demeurer plus longtemps à la merci de dénonciations qui hélas ! (et Rome aurait beau jeu à nous le rappeler) viennent presque toutes de France même. "Cherchez parmi vous ceux qui vous accusent", me disait récemment un Romain.

Ce Concordat que la III^{ème} République a détruit, la IV^{ème} République, dans l'intérêt de l'Église et de la France, n'aurait-elle pas raison de le rétablir en l'adaptant aux exigences de notre époque ? Je pose la question. Mais ce dont je suis assuré, c'est que si l'offensive en cours se poursuivait, sans égard pour ce qui est dû à cette très Sainte Eglise de France, institutrice et modèle de toutes les autres dans la philosophie, dans la théologie comme dans l'apostolat missionnaire, la nation entière se sentirait atteinte en la personne de ses meilleurs fils. Ce serait, me semble-t-il, l'intérêt de l'Église, dans un débat de cet ordre, qu'elle trouvât un jour en face d'elle un interlocuteur qui détienne un autre droit que celui de se taire. J'en suggère l'idée à l'éloquent Maurice Schumann, qui se souvient peut-être d'avoir fait ses premières armes à mes côtés, sous la bannière de saint Dominique.»

François MAURIAC, *Le Figaro*, 16 février 1954.